

Nous repartons le 30. Les Manyouema et les Zanzibari emportent la plupart des bagages, mais il nous faut laisser 13 caisses de munitions et 7 autres charges, que je fais enterrer et que Parke récupérera plus tard.

Nelson a beaucoup mieux marché que nous ne comptions; mais, tous les soirs, il était fort mal en point. Au retour, nous avons traversé la rivière un peu plus bas et longé la berge, puis nous avons enfin découvert votre sentier à un jour de marche des établissements arabes. Là encore, nous trouvons des squelettes, et dans un seul endroit, trois sur moins de 200 mètres.

Le cinquième jour, c'est-à-dire le 5 novembre, nous arrivons au campement arabe; Nelson était sauvé. En dépit de ses fatigues, il a déjà gagné étonnamment, mais il ne peut dormir la nuit et ses nerfs sont encore tendus à l'excès; un long repos le remettra, je l'espère. Il est certain que dans son état il n'aurait pu nous suivre dans nos courses errantes à la recherche des vivres. Il serait tombé en route.

Je suis, etc., etc.

Signé : A.-J. MOUNTENEY JEPHSON.

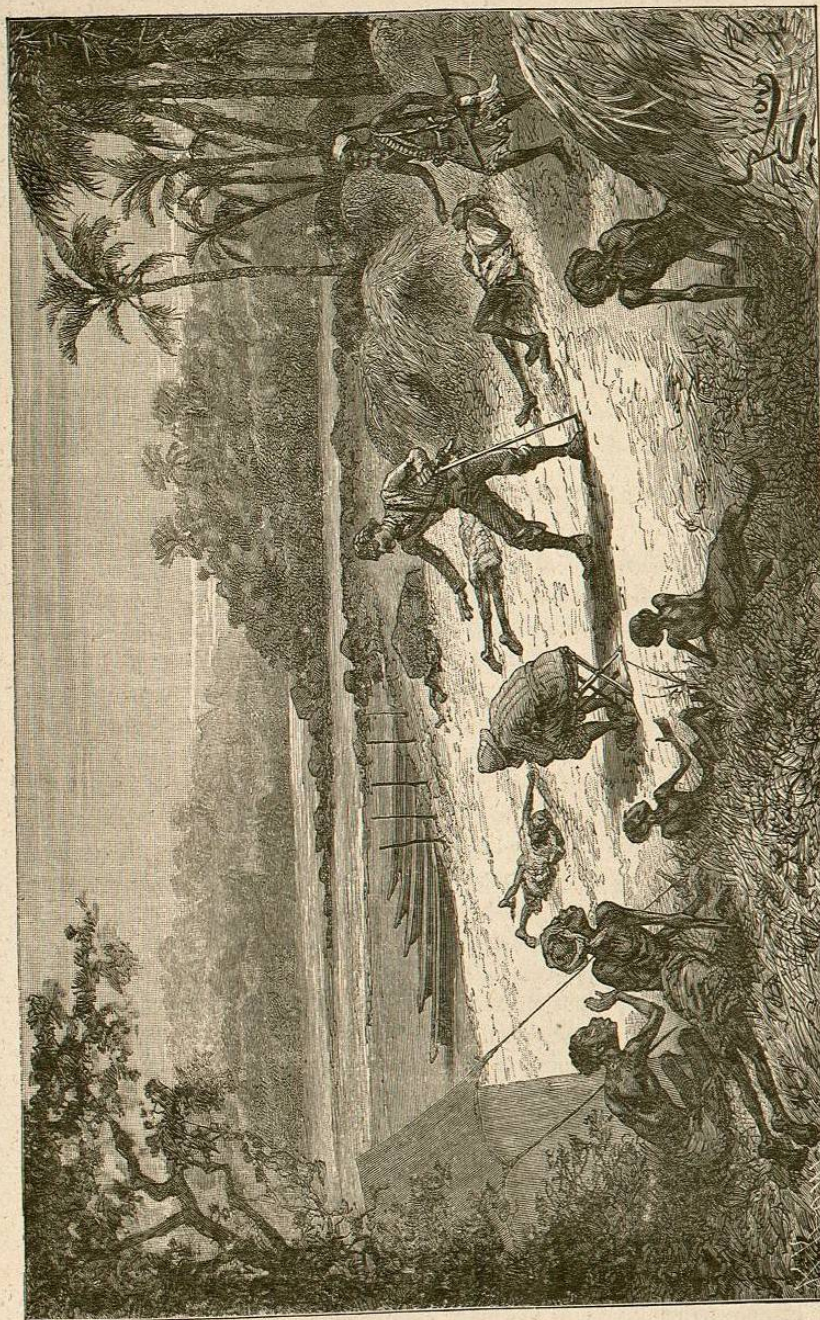
RAPPORTS DU CAPITAINE NELSON ET DU CHIRURGIEN PARKE.

Village arabe d'Ipoto, 6 novembre 1887.

Cher monsieur,

M. Jephson est arrivé à mon campement le 29 octobre avec des hommes nous apportant les vivres que vous nous destiniez. Mille remerciements, car le besoin s'en faisait cruellement sentir. Il vous dira dans quel état il m'a trouvé et le petit nombre d'hommes qui nous restaient.

Vous m'aviez quitté le 6 octobre dernier; le matin du 8 j'envoyai en canot Oumari, avec 15 des plus valides parmi nos éclopés, à la recherche de vivres, le long de la rivière. Le 9, Assani (de la première compagnie) revient malade et, aussi, le frère d'Ouledi; il s'était perdu, paraît-il, en cherchant des bananes près du camp où nous avions rencontré les Manyouema. Le 10 j'appris que Djouma, un sous-chef de Stairs, s'était sauvé dans la nuit avec 10 hommes; ils avaient pris un canot pour descendre la rivière. Dès le 11, l'appel ne donne que 17 hommes (j'en avais 52 le premier jour); les autres s'étaient enfuis, soit pour rejoindre l'expédition, soit pour retourner au bas de la rivière. Le 14, un des malades mourut. Oumari rapporta très peu de bananes, à peine assez pour deux jours. Elles furent cependant très bienvenues, car je n'avais eu encore que des herbes et des champignons. Le 15, nouveau décès. Pendant la nuit, Saadi (compagnie n° 1), me dit-on, était venu au camp avec quelques hommes se saisir du canot ramené par Oumari et partir à son tour. Le 17, Oumari et 21 hommes nous quittent en cherchant de n'importe quoi à se mettre sous la dent; le 19, un décès; deux le 22; un le 23; deux le 29 (le jour de l'arrivée de Jephson); un le 30, où nous partons pour Ipoto. Oumari n'était pas rentré. S'il vit encore, nous le reverrons sûrement, mais avec combien d'hommes? Cinq ou six, peut-être. A l'exception des deux ou trois bananes qu'il m'avait apportées, j'ai vécu uniquement d'herbes, de champignons et de quelques mabengous; dix ulcères à la jambe et au pied m'empêchaient de chercher moi-même, et si je suis encore en vie, je le dois à mes deux



Jephson retrouve le capitaine Nelson au camp de la famine.

serviteurs, au petit Barouk et à Abdallah, un homme de Stairs. J'étais bien faible quand arriva Jephson. Maintenant je vais un peu mieux. Nous sommes dans le campement arabe depuis le 3 novembre; le premier jour, le chef Ismaïl m'apporta une très petite quantité de farine grossière et deux minuscules poissons séchés, à peu près assez pour un repas.

Hier, n'ayant pas reçu de vivres depuis deux jours, j'ai fait des réclamations, et, après de longs pourparlers, j'ai fini par obtenir un peu de farine. Je suis en train de manger mes nippes. Le chef ne nous donne presque rien. Aujourd'hui le Dr Parke et moi sommes allés le trouver, avec Hamis Pari pour interprète, et lui avons présenté nos doléances; « aucun arrangement n'avait été consenti entre vous pour la nourriture », m'a-t-il dit; c'est par pure générosité qu'il donne quoi que ce soit au docteur et à moi; il se refuse à fournir des vivres pour nos jeunes gens, au nombre de trois (impossible de faire avec moins): il n'en aurait pas été question dans vos accords, et vous ne lui auriez jamais dit de le faire.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

R.-H. NELSON.

Campement arabe d'Ipoto, 6 novembre 1887.

Mon cher Stanley,

Le capitaine Nelson et M. Jephson sont arrivés le 3 novembre; quelques-uns des porteurs zanzibari et des Manyouema étaient ici de la veille. Des hommes laissés au camp de Nelson, cinq seulement sont revenus. Les survivants étaient partis en quête de vivres. Il est à croire que quelques-uns finiront par nous rejoindre; si tel est le cas, il faudra qu'Ismaïl leur permette de travailler aux plantations pour gagner leur nourriture. Quand j'ai vu Nelson entrer tout chancelant des fatigues de cette marche, j'ai cru voir un moribond; il a les traits tirés et émaciés, le corps réduit de moitié. Je le soigne de mon mieux, mais il lui faudrait un régime reconstituant, et, je regrette de le dire, les précédents et notre récente palabre avec Ismaïl montrent trop que nous aurons ici fort maigre chère. Depuis notre départ, les chefs m'ont envoyé un peu de farine de maïs, mais chaque fois je les avais fatigués de mes importunités. Par un heureux hasard, j'ai pu me procurer une chèvre, dont j'ai gratifié les malades, car Ismaïl, par l'intermédiaire de Hamis Pari, m'a fait savoir que ceux-là seuls qui travaillent aux champs recevront des vivres; plusieurs de nos hommes, certainement, ne peuvent le faire et doivent tout attendre de la générosité des camarades. Or ceux-ci ont, tout juste, cinq épis de maïs par journée aux plantations. Nelson et moi avons beaucoup de mal à obtenir quelque chose d'Ismaïl, et il se refuse à nourrir nos serviteurs, qui nous sont absolument indispensables pour tirer de l'eau, faire la cuisine, etc. Personnellement, je n'en ai plus qu'un seul.

Nelson et moi sommes allés le voir aujourd'hui (avec Hamis Pari pour interprète). Ismaïl a affirmé que vous aviez dit aux chefs qu'un grand Mzoungou (Nelson) allait venir et qu'il ferait ses propres conditions quant à la nourriture: je dois vivre ici de sa générosité à lui, aucun arrangement n'ayant été stipulé à mon sujet. Je lui ai rappelé la conversation que vous avez eue avec lui dans votre tente, le soir que vous lui avez remis devant

moi votre montre en or. Je lui ai dit tenir de vous que vous avez fait avec les chefs des conventions écrites par lesquelles ils se sont chargés d'entretenir Nelson. Nous avons déclaré tous deux n'exiger ni chèvres ni poules, mais seulement ce qu'il aurait à nous donner. N'ayant pas vu le contrat, je ne pouvais en dire davantage : qu'il nous le montrât, au surplus ! Il s'y est refusé, prétendant que ce document est entre les mains du chef Hamis, absent pour deux mois encore. Cependant il nous a envoyé un peu de maïs quelques instants après.

Tout cela est fort malheureux, car notre séjour au milieu des Arabes n'est pas près de prendre fin. Nelson a vendu plusieurs de ses habits, et moi, presque tout ce qui me restait de mes pauvres hardes (vous savez qu'on a perdu mon sac en route). Mais il faut bien manger !

Nous tâcherons de nous maintenir ici de notre mieux, prêts à beaucoup de sacrifices pour rester en termes passables avec les Arabes, chose de la plus haute importance. J'espère sincèrement que vous réussirez à atteindre le but de votre expédition et que nous aurons tous bientôt l'occasion de vous revoir et de féliciter Emin Pacha de sa délivrance.

Avec mes meilleurs vœux, etc.

T.-H. PARKE.

Village arabe d'Ipoto, 10 novembre 1887

Cher monsieur,

J'ai l'ennui de vous dire qu'on a plusieurs fois essayé de nous piller ; hier soir, malheureusement, ils ont réussi à emporter une caisse de munitions de la tente de Parke pendant qu'il était ici à dîner avec moi ; une autre fois ils ont tenté de mettre le feu dans la mienne, mais, grâce à mes habituelles insomnies, ils n'ont pu réussir. Nous nous en sommes plaints à Ismaïl. « Ce sont vos Zanzibari, dit-il, et non point mes hommes » ; mais s'ils n'achetaient pas les cartouches, les nôtres ne penseraient pas à les dérober. Tout cela est fort malheureux. Depuis le départ de Jephson, Ismaïl nous a livré l'énorme quantité de quarante tout petits épis de maïs ; comment vivre là-dessus ! Nous nous procurons des légumes, des herbes pour suppléer un peu à cette pénurie. Ouledi est rentré cet après-midi et repartira demain ; il vous portera cette lettre.

Avec mes meilleurs sentiments pour vous, Stairs et Jephson,  
J'ai l'honneur d'être, etc.

R.-H. NELSON.

P.-S. — Nous recevons un peu de farine de la part du chef à l'instant même où je finis cette lettre, sans doute pour qu'Ouledi, qui doit vous l'apporter, vous puisse dire que nous sommes abondamment pourvus !

A H.-M. STANLEY, Esquire,  
commandant de l'expédition pour la délivrance d'Emin Pacha.

Dans la soirée du 26 octobre, Ismaïl, entrant dans ma tente, m'avait déclaré qu'il m'était maintenant si attaché, qu'il serait heureux de faire avec moi « l'échange du sang ».

Comme j'étais sur le point de mettre sous sa sauvegarde et celle des deux autres chefs le capitaine Nelson, le chirurgien Parke et une trentaine de malades, j'y consentis promptement, quoiqu'il y eût un certain manque de dignité de ma part à fraterniser avec un esclave : mais il était tout-puissant sur cette horde sanguinaire ; j'empochai ma fierté et subis la cérémonie. Puis, comme de juste, je fis remettre à mon nouveau frère un tapis valant 125 francs, des mouchoirs de soie, une couple de mètres de beau drap écarlate et d'autres coûteuses bagatelles.

Enfin, j'écrivis une nouvelle convention par laquelle il s'engageait à bien traiter mes officiers et à me fournir des guides pour la distance de quinze campements, qu'il disait être la limite de leur territoire.

Après quoi, je lui offris en présence du chirurgien Parke, et comme gage de mon amitié, un chronomètre en or avec sa chaîne, d'une valeur, à Londres, de 1 225 francs.

Le D<sup>r</sup> Parke restait à Ipoto pour soigner son ami Nelson et 29 malades, et, le lendemain, suivi de ma troupe misérablement réduite, je repris à nouveau la lutte un instant interrompue contre la famine et contre la forêt.